

ENhommage

Didac Caparros, un frère disparaît

Par Pierre Loos

Ses parents catalans avaient fui l'Espagne franquiste au début des années 60 en trouvant refuge en France. Après une maîtrise en sciences économiques à Paris, en 1975, il se marie. Deux enfants naissent : Marjorie et Rémy. Il travaille dans l'entreprise familiale et puis crée sa propre société commerciale. Il rencontre l'Afrique avec sa deuxième femme Edith, camerounaise, passionnée d'art et de culture traditionnelle. Ils se marient en 1990 et commencent à circuler en Afrique, ainsi que dans les galeries de Paris et d'ailleurs. Didac Caparros est catalan, l'Espagne a changé et ses racines l'appellent.

Il retourne à Barcelone avec sa femme et son fils en 1996. La galerie OBA voit le jour en 1998, les voyages en Afrique se multiplient, conjuguant chaque année les visites dans sa belle-famille et la recherche d'objets. Didac est entré dans ma galerie à Bruxelles en 2000. En quelques minutes, j'ai reconnu la franchise, le courage, l'humilité, le désir d'apprendre et de définir de nouvelles orientations. Nous sommes en quelques mois devenus frères, amis avec quelques autres de la grande famille des marchands d'arts primitifs.

J'étais intrigué, curieux et très vite stupéfait de la vitesse d'intégration des clés de notre métier, incrédule parfois, complètement rassuré au fur et à mesure de la succession des expositions, de leurs qualités, de la précision des cata-

logues et de l'importance des résultats. Un grand nom s'imposait en Espagne, OBA commençait à rayonner. Didac et Edith avançaient droit devant, sans détours, enchaînant réalisations et projets avec un dynamisme peu commun.

Un retour d'Afrique en décembre 2003 fut différent des autres. Un incendie dans leur immeuble avait différé au dernier moment le voyage au Cameroun qu'ils avaient prévu en juillet ; voyage bien préparé avec toutes les précautions d'usage, traitement antipaludéen comme d'habitude. Les tracasseries liées aux règlements du sinistre annulent virtuellement leur départ. Puis, une décision de partir néanmoins est prise rapidement : un court voyage de cinq jours à Douala.

A leur retour en décembre, les rhumes et les gripes règnent. Didac ne se sent pas bien. Le médecin consulté rate le diagnostic de crise aiguë de malaria : 14 jours plus tard Didac entre en soins intensifs. Il se bat presque deux mois : le lundi 2 février une piqûre de moustique lui enlèvera finalement la vie. Il venait d'avoir 45 ans.

Je me sens révolté, orphelin d'un frère, privé de ce futur que je présentais superbe, mais ma douleur est petite à côté de celle de sa femme, de ses enfants, de sa mère. OBA reste ouvert : sa femme Edith et son fils Remy continueront avec le courage que je leur connais. Nous avons hélas tous perdu un des nôtres et cela me peine encore chaque jour.

Père Joseph Cornet, prêtre et humaniste

Par Jo de Buck

J'ai rencontré le père Cornet pour la première fois il y a cinq ans dans son agréable maison de campagne près de Liège, où il passait ses derniers jours. Je fus directement frappé qu'un homme de plus de 70 ans puisse être si acharné sur sa nouvelle machine, son ordinateur, qu'il appréciait tellement. Il l'utilisait pour étudier, archiver et écrire, et il pouvait d'ailleurs parler pendant des heures de cette nouvelle invention qui lui avait tellement facilité la vie. Cela n'aurait pas dû autant m'étonner puisqu'il avait dédié sa vie à l'étude, à l'enseignement et à l'art. Il fut l'auteur de nombreux livres sur l'art africain et ses ouvrages sont aujourd'hui des classiques pour tous les professionnels et les collectionneurs. En tant qu'universitaire, il se méfiait des marchands d'art. Etant moi-même marchand, j'eus quelque difficulté à gagner sa confiance. Mais puisque je lui avais été présenté par un ami commun, professeur d'art à l'institut Saint-Luc de Liège, une école où il avait enseigné auparavant, nous avons facilement trouvé un terrain d'entente.

Notre amitié grandissant, il m'avoua qu'il n'aimait pas être consulté en tant qu'expert car il s'intéressait davantage à l'enseignement et à la transmission des connaissances plutôt qu'à évaluer la valeur marchande des objets. C'était amusant de voir comme il était fier de ne posséder aucune pièce d'art africain, à l'exception d'un faux petit masque lega, qu'il avait reçu de quelqu'un de spécial.

Il aimait parler de sa vie au Congo, où il travailla comme professeur et plus tard comme directeur de l'institut des musées nationaux du Zaïre, et de son profond attachement pour ses populations, qui lui avaient ouvert tellement de portes. Ses yeux scintillaient quand il évoquait sa propre initiation rituelle chez les Kuba. Il pouvait raconter des milliers d'histoires sur la culture et les populations du Congo, chacune exprimant le respect et l'attachement qu'il éprouvait. Il était reconnaissant à son ordre catholique et son université, et même à l'ancien président Mobutu, de lui avoir offert une carrière qui lui apporta tant de merveilleuses révélations. Cette passion lui inspira l'écriture de ses formidables ouvrages, et il en aurait écrit d'autres si, la dernière année de sa vie, son état cardiaque, cause de son décès, ne l'en avait empêché.

Je me souviens du père Cornet comme d'un grand universitaire mais aussi d'une personne très modeste qui ne conservait même pas de copie de ses propres livres. Il était un prêtre et un humaniste dont la spiritualité comblait son désir d'apprendre et de transmettre ses connaissances. Je resterai à jamais reconnaissant d'avoir eu l'opportunité de le connaître.

TRIBAL publiera un article sur le travail et la vie du père Cornet dans un prochain numéro.

